

EXCELSIOR.

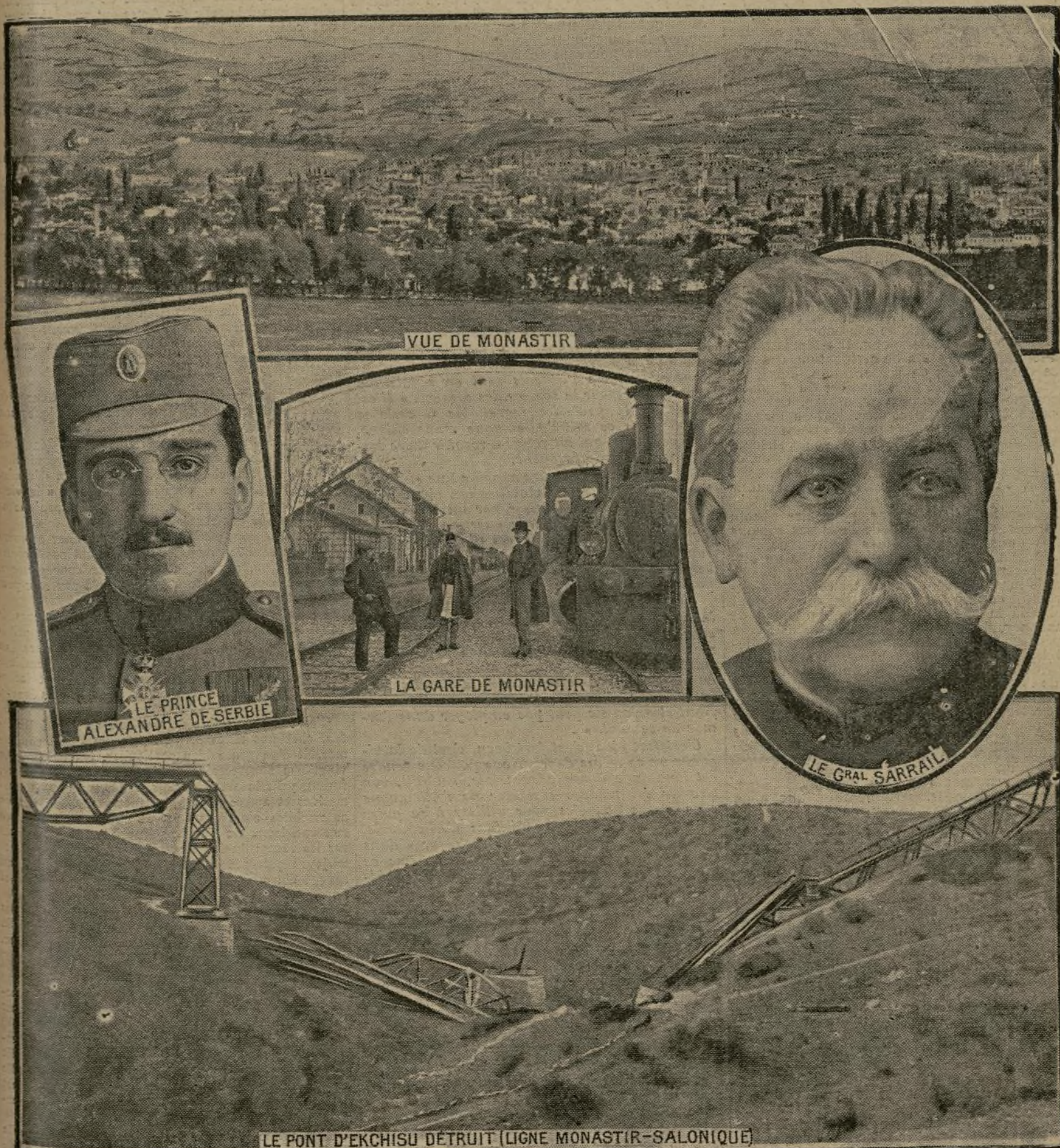
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... En an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... En an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-41, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

VICTOIRE EN ORIENT. - PRISE DE MONASTIR



La journée d'hier nous apporta l'un des plus émouvants communiqués de la guerre. Nous apprîmes que, récompensées de leur prodigieux héroïsme, les troupes de l'armée d'Orient, luttant pour la libération d'une nation cruellement opprimée, sont rentrées dans Monastir, capitale de la Serbie du Sud. Cette joie immense fut accordée aux Serbes pour l'anniversaire du jour où, en 1912, ils avaient arraché Monastir à la domination turque.

(Phot. Henri Manuel.)

Un dégoût plus fort que la haine

Les Français, qui ont horreur de la laideur et de la bassesse, sont plus accessibles au dégoût qu'à la haine, et il est chez eux plus durable. C'est, avant tout, un profond dégoût qu'inspirent aux cœurs français la politique du « chiffon de papier », l'invasion de la Belgique, les incendies de Louvain et de Reims, l'assassinat de miss Cavell, les torpillages de paquebots innocents, le meurtre de Jacquet, l'exécution du capitaine Fryatt, l'arrachement à leurs foyers des populations civiles des contrées envahies, la profanation systématique de la chevalerie de la guerre avec l'initiative de l'emploi des gaz asphyxiants, les travestissements de soldats allemands en soldats français, et les meurtres des femmes, les mutilations des enfants, les orgies sanglantes dont furent témoins tant de villages au moment de la ruée allemande. Et ce qui causera toujours une sorte d'écoeurement spirituel à tout esprit de chez nous, c'est que les Allemands aient essayé de légitimer rationnellement leurs horreurs, et même de leur trouver des raisons morales.

Le capitaine Z..., dans un de ses récits toujours si intéressants, raconte qu'un brave chasseur à pied, qui avait assuré à diverses reprises qu'il assommerait tous les Allemands qui lui tomberaient sous la patte, s'approcha du premier qu'il rencontra, et qui était blessé à la jambe, et lui tint le discours suivant : « Ben, mon colon ! tu peux dire que t'as de la veine d'être tombé sur moi. Tu me dégoûtes tellement que je te dirai rien, même pas le quart de ce que je pense. »

Cet admirable chasseur exprimait spontanément, et sans fard, le vrai sentiment du peuple français à l'égard de l'Allemagne, ce qui ne veut pas dire qu'il faille se contenter de ce mépris pittoresque et silencieux. Il est pris quotidiennement, par raison de civilisation, des mesures de prudence, de préservation, d'hygiène à l'endroit de ce qui peut inspirer du dégoût à quiconque mérite le nom d'humain. Ces mesures sont d'autant plus implacables qu'elles sont même exécutées sans passion. Comme tous les sentiments passionnés, une haine est susceptible de s'éteindre ou de se transformer ; or, ce qui importe pour l'existence de la France, dans l'avenir, c'est que, précisément, elle n'oublie jamais.

Ce dégoût de l'Allemagne, pour être absolu et durable, doit trouver pour nous ses raisons jusque dans les plus hautes régions de l'esprit. M. Paul Deschanel rappelait, dans un discours récent, qu'en 1870 nos écrivains et nos savants manifestaient les mêmes colères qu'aujourd'hui contre les Allemands qui avaient bombardé la cathédrale et la bibliothèque de Strasbourg, le Muséum, le Val-de-Grâce, la Salpêtrière. Malheureusement, les fils oublièrent les colères de leurs pères. Il serait plus exact de dire que les pères donnèrent l'exemple de l'oubli à leurs fils. Si nos savants et nos écrivains oublièrent si facilement leurs colères, c'est qu'ils avaient malheureusement conservé pour l'Allemagne une profonde admiration intellectuelle. De là vint tout le mal. C'est, en effet, toujours des régions supérieures de l'esprit d'un peuple que lui viennent, par les idées, les sentiments qui lui façonnent l'âme. L'Allemagne compte, certainement, que nous lui laisserons encore demain, dans le domaine de notre intelligence, une porte au moins entrouverte par laquelle elle voudra se glisser, comme un larron, avant d'envoyer ses armées de nouveau piller et voler chez nous.

Rien ne doit donc être plus agréable aux Allemands que de lire à l'occasion, dans un de nos journaux ou une de nos revues, des éloges exagérés de Kant, de Goethe ou même d'Hegel, seraient-ils accompagnés de malédictions à l'adresse d'un Clauzewitz ou d'un Bernhardt. Cette distinction entre deux Allemagnes est faite, certainement, avec la plus parfaite innocence et même dans les meilleures intentions : les Allemands n'en sauraient néanmoins, pour le moment, espérer davantage. Ils aimeraient moins, et il serait plus conforme à la vérité, que tout en reconnaissant ce qui, dans l'œuvre des penseurs allemands, appartient au large patrimoine humain, il fût dit que l'esprit allemand actuel ne saurait être le fait d'une formation spontanée.

M. René Lote, précisément, a montré dans deux livres parus avant la guerre et auxquels il faut toujours revenir : *Du christianisme au germanisme* et *Les origines mystiques de la science allemande*, comment ces philosophes que nous avons admirés avec une si naïve complaisance ont collaboré à la formation du redoutable mysticisme d'Etat qui nous vaut les

malheurs présents. Les Allemands n'ont fait que suivre le « Je veux que Dieu soit » du Kant de « la raison pratique ». Ils ont voulu, naturellement, par intérêt et par ambition, que ce Dieu, création de leur volonté, fût le Dieu allemand, et ils ont fait servir à la formation de ce mysticisme germanique toute la confusion apportée dans les idées par leurs penseurs et leurs philosophes, qui avaient mêlé métaphysique et science, science et sentiment, et réalisé ainsi le désordre le plus répugnant à un esprit français formé par des disciplines humaines.

Et qu'on ne nous parle plus, désormais, de l'esprit spéculatif des Allemands ! Quand l'Allemand de haute *Kultur* a satisfait à « sa raison pratique » en envoyant les armées piller et voler sur les terres de ses voisins, il s'accorde le loisir de satisfaire aux besoins de « sa raison pure » en se disant qu'après tout il n'est pas bien sûr que le monde extérieur soit autre chose qu'une création de son esprit. La métaphysique est le digestif de l'ogre allemand après qu'il a dévoré le dîner de son voisin. Mais quand l'Allemagne aura, en voulant conquérir la toute-puissance, atteint le néant, les Allemands pourront se consoler en se rappelant qu'un des maîtres de leur philosophie proclama que « le néant est identique à l'être ».

Georges Le Cardonnél.

Ce que l'on dit

En attendant...

L'Allemagne va organiser « la mobilisation civile pour la guerre ». Tous les non-mobilisés de 17 à 60 ans seront appelés et serviront selon leurs forces et leurs aptitudes. C'est une mesure révolutionnaire, au sens propre du mot, une mesure comme en prit la France aux jours de sa grande Révolution. « Jusqu'à l'heure où l'ennemi aura été chassé du territoire de la République, a décrété jadis notre Convention nationale, tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées. » Il est singulier, et peut-être regrettable à certains égards, que ce soit l'Allemagne monarchique, non pas nous, qui ait songé à revenir à ces traditions d'énergie farouche.

Mais cette rude mesure suggère une toute petite observation. Cette mobilisation civile de la guerre va être administrée par un Kriegsamt, c'est-à-dire un « office de guerre », qui vient d'être institué. A sa tête est placé le général von Grœner, et voici, d'après le correspondant berlinois d'un journal américain, quels sont les pouvoirs de celui-ci :

« Grœner aura le contrôle suprême de toutes les industries allemandes et de toutes les ressources économiques qui, directement ou indirectement, doivent servir à mener la guerre jusqu'à la victoire. Il aura aussi, directement ou indirectement, le contrôle et la direction des 70 millions d'Allemands qui ne sont pas au front et qu'on ne peut pas employer dans l'armée de combat. »

C'est fort bien, c'est fort beau, c'est de la vigueur au suprême degré. Nous pouvons rendre cet hommage à nos adversaires. En fait, von Grœner est nommé dictateur de l'Allemagne avec pleins pouvoirs pour utiliser à sa guise « le potentiel » de 70 millions d'Allemands. Mais, quand on nomme un « dictateur » dans un pays démocratique, cela veut dire que ce dictateur substitue son autorité à celle des ministres, du Parlement, en tout cas la domine. L'Allemagne n'est pas une démocratie, c'est une monarchie, et, pratiquement, une monarchie absolue. Que devient l'autorité de Guillaume II dans cette affaire ? Ce n'est plus lui qui est l'empereur, c'est le général von Grœner. J'imagine que ce n'était pas exactement pour arriver à un tel résultat que ce souverain s'était embarqué dans cette guerre.

Pierre Mille.

On devrait faire un livre sur les beautés de la taxation, un livre superbe, relié en veau, et que les consommateurs iraient porter en grande pompe à M. le Préfet de police.

Un des chapitres serait intitulé : *Les pommes de terre du marché de l'Alma*. En effet, ces honorables tubercules sont l'objet d'une particulière sollicitude de la part des importants personnages qui les détiennent, et voici les conversations que vous pourrez entendre, s'il vous prend la fantaisie d'aller flâner sur le Cours-la-Reine, près du pont de l'Alma, au

marché qui s'y tient deux fois la semaine. La même gère, devant des multitudes de sacs de pommes de terre, croit — ô candeur ! — qu'elle n'a qu'à tendre la main pour en recevoir un kilo taxé, mais le commerçant lui répond que ses marchandises ne sont pas à vendre ici... Eberluée, l'acheteuse insiste, et le mercanti de l'arrière, qui ne veut pas mieux que celui de l'avant, murmure avec un fin sourire :

— Si vous voulez de la pomme de terre, je vous la porterai chez vous... je ne la vends qu'à domicile. Ce sera quarante centimes le kilo.

Taxées, au marché, les pommes de terre ne sont pas dans l'appartement de l'acheteur... Si M. le Préfet de police doute de la vérité des faits, qu'il envoie quelques agents se rendre compte, déguisés en cuisinières... Pour de fins limiers qui veulent aboutir, c'est l'enfance de l'art.

Une découverte des plus intéressantes vient d'être faite à la Faculté de médecine de Montpellier. Des réparations à la salle des Actes ont mis à jour, sous une couche de badigeon, des fresques anciennes. Cette salle fut, au temps jadis, l'oratoire de l'évêque, tout l'immeuble ayant alors destination d'archevêché. Les peintures dont il s'agit sont de fort jolies grisailles, figurant des personnages plus grands que nature, debout dans des niches simulées. Une frise d'anges joufflus et de cartouches portant des versets de l'Écriture court sous les plafonds : le tout est charmant et pourrait dater du premier tiers du dix-huitième siècle.

Le croirait-on ? Quand les ouvriers eurent décapé ces fresques, ils ne songèrent pas qu'elles pouvaient avoir de la valeur. Ils avaient déjà barbouillé de mortier neuf la face d'un sésame, lorsque quelqu'un providentiellement, passa, et arrêta l'œuvre des truïelles.

Tout un jour on trembla dans Montpellier à la pensée que des ordres arriveraient trop tardivement pour empêcher la destruction de ces vestiges d'antan, car les travaux étaient particulièrement pressés.

Nous voulons espérer que les fresques ont été sauvées, mais elles l'auront échappé belle.

La réquisition des autos sur la Côte d'Azur a été décidée pour le mois de décembre ; or, quelques conseillers généraux s'en sont émus.

Ils sont allés trouver le préfet des Alpes-Maritimes et lui ont déclaré que le moment de ces réquisitions était « fort mal choisi ». N'est-ce pas en décembre que « le tourisme », « les promenades », « la vie » battent leur plein, sur la route de la Corniche ou la promenade des Anglais ?

Et il était déjà pénible d'entendre sonner ces mois si fort, lorsque la presse locale, s'élevant aussi contre la réquisition, a parlé « de la lutte courageuse et farouche » que la Côte d'Azur avait à soutenir pour retenir les étrangers.

Certes, il est regrettable que les « baigneurs de soleil » de la Côte d'Azur soient, cet hiver, privés d'autos pour leur promenade. Mais ailleurs, en France, on se bat ; et c'est surtout là, nous semble-t-il, que la lutte à soutenir est « courageuse et farouche » et mérite que l'on ait pour elle quelques égards.

C'est le 14 novembre dernier qu'a eu lieu, à Brighton, chez nos alliés britanniques, un défilé commémoratif d'un genre bien particulier. On célébrait le vingtième anniversaire du jour où, en Angleterre, furent, pour la première fois, différenciées des locomotives et autres engins de traction mécanique les automobiles alors dans leur enfance. Jusqu'à ce moment, les autos n'étaient autorisées à se déplacer sur les routes du Royaume-Uni qu'à titre d'essai et toujours précédées d'un piéton agitant un drapeau rouge ! On croit rêver quand on évoque ces faits si proches de nous et si anciens.

Si le défilé de Brighton avait pu réunir tous les types d'automobiles périmés, on aurait vu circuler une jolie collection de monstres que l'on peut dire aujourd'hui, préhistoriques.

Le général Lyautey vient de recevoir un titre honorifique un peu imprévu : « Président d'honneur de la Cagouille marocaine ».

Qu'est-ce que la cagouille ? Un excellent plat de gargots qui se cuisine dans les Deux-Charentes. Et maintenant, si vous voulez savoir ce que la cagouille fait au Maroc, nous vous répondrons qu'elle y est dégustée hebdomadairement par la colonie charentaise, très nombreuse à Casablanca.

C'est même à l'issue d'une de ces agapes que la Société charentaise de la cagouille marocaine a été fondée, et que sa présidence d'honneur a été décernée, au milieu de acclamations, au général Lyautey en personne.

Voilà du succulent régionalisme !

Le Veilleur.

EXTRAIT D'UN CARNET DE ROUTE

Bombardement...

Il n'y a rien de plus horrible à la guerre que de subir un bombardement.

Un homme est là, seul, dans son trou. Il n'est pas dans le feu du combat. Il raisonne. Il a une acuité extraordinaire de jugement. Tout d'abord, il bavarde avec le voisin du trou d'à côté; il aime sentir, non loin de lui, un être, un camarade qui court les mêmes risques que lui. C'est humain. Il crâne, se contraint à plaisanter :

- Tu parles, si ça dégringole!
- J'aimerais mieux des louis de vingt francs!
- Quand ça les amusera plus, y cesseront!
- Si un obus tombe et n'éclate pas :
- Autant pour les crosses!
- En v'là une cam'lote!
- Hé! Fritz, envoie-z-en d'meilleurs!

Mais il constate que son rire sonne faux et, brusquement, il préfère être franc avec lui-même. Nul doute n'est possible; c'est là un bombardement, un vrai, une de ces préparations d'artillerie qui précèdent les attaques et où le terrain à conquérir doit être complètement bouleversé, où il ne doit plus rester un être vivant dans les tranchées nivelées.

L'obus fusant il ne le craint pas; les trente ou quarante centimètres de terre qui sont au-dessus de sa tête suffisent amplement à arrêter les éclats. L'obus percute, lui, ne pardonnera pas; c'est la mort certaine sous la terre effondrée.

Il calcule, il cherche la position la moins défavorable, se recroqueville, place sa tête près de l'ouverture de sa cagna pour pouvoir respirer au cas d'un éboulement partiel. Il songe. S'en aller à l'abri du danger? Il le pourrait. Non loin de là se trouvent des sapes de plus de huit mètres de profondeur, qui peuvent résister aux grosses marmites. Il n'en a pas le droit. Il a l'ordre de défendre la tranchée. Son oreille perçoit tous les départs de coups. Il devine la trajectoire de l'obus, sait approximativement où va se produire l'éclatement. D'abord faible, lointain, le miaulement de la marmite déchirant les couches d'air grandit, s'enfle, devient un rugissement qui se termine dans un fracas formidable. Les flancs de la terre tressaillent.

S'il comprend que l'obus va tomber près de lui il ferme les yeux, se fait tout petit, place instinctivement son bras de manière à se protéger la tête. Une flamme brûle ses paupières, une âcre fumée le suffoque. C'est fini pour cette fois : il n'est pas blessé. Bientôt le bruit devient infernal. Plusieurs batteries tonnent simultanément. Impossible de rien distinguer. Les obus se succèdent sans interruption. Il lui semble que son crâne éclate, que sa raison va chavirer. C'est un supplice dont il ne prévoit pas la fin.

Il a peur tout à coup d'être enseveli vivant. Il se voit « les reins brisés » étouffant, creusant la terre de ses mains crispées. Il évoque l'atroce agonie. Il désire de toutes ses forces que le bombardement prenne fin, que l'attaque se déclenche, qu'il puisse atteindre l'ennemi, libre de ses mouvements.

Que sont devenus ses camarades ? Sont-ils morts ? Sont-ils partis ? Reste-t-il seul dans son trou ?

Et c'est la vision soudaine des êtres chers : sa femme, sa mère, son enfant... Ils sont là qui lui sourient dans le cadre familier du foyer. Sans savoir pourquoi, il revoit les détails insignifiants de son appartement : l'emplacement exact d'un tableau aux teintes pâlies par le temps, les dessins réguliers d'une tapisserie, une pendule détraquée dont les aiguilles marquent la même heure depuis des années... Il veut que sa dernière pensée soit pour ceux qu'il aime, il prononce doucement, pieusement leur nom.

Puis c'est la révolte. Il a une envie folle de bonjour; c'est trop stupide de rester là à attendre la mort. Tout est préférable à cela... Oh! voir le danger en face!... lutter!... agir!... Le déluge de fer continue. La force aveugle se déchaîne.

Et l'homme reste dans son trou, impuissant, attendant, espérant le miracle.

An front, novembre 1916.

J. François-Oswald

NOS « AS »

L'adjudant Dorme a abattu son seizième avion allemand

Il est confirmé que le 16 novembre, l'adjudant Dorme a abattu son seizième avion allemand. L'appareil ennemi est tombé près de Marchélepot (Somme).

MONASTIR A ÉTÉ RÉOCCUPÉ HIER MATIN PAR LES TROUPES ALLIÉES

Les Anglais progressent au sud de l'Ancre

19 novembre. — Les troupes de l'armée d'Orient sont entrées à Monastir aujourd'hui, à 8 heures, jour anniversaire de la prise de cette ville par les Serbes en 1912. (Officiel.)

La ville de Monastir a été réoccupée, hier matin, par les troupes de l'armée d'Orient. L'état-major bulgare a cru inutile de mentionner cet événement. Les Allemands l'avouent en



ces termes : « Après que l'adversaire eut réussi à faire des progrès sur la hauteur 1212, au nord-est de Cegen, les troupes germano-bulgares ont occupé une position au nord de Monastir et abandonné cette ville. »

Monastir a été attaqué de front par la route de Florina et la plaine adjacente. Ce sont les forces franco-russes qui, après la prise de Florina, n'ont cessé de progresser dans cette direction et, finalement, ont donné l'assaut décisif. Mais, en même temps, les Serbes dessinaient dans la boucle de la Cerna un vaste mouvement débordant, dont nous indiquions hier l'importance : il menaçait la route de Monastir à Prilep, seule ligne de retraite de l'ennemi. La version allemande est donc inexacte en ce qu'elle présente l'abandon de Monastir comme volontaire, alors qu'il n'a eu lieu que sous la pression de nos attaques. Mais elle contient une parcelle de vérité, en ce sens que le mouvement de l'armée serbe a certainement précipité la décision. C'est pour nous une grande joie que d'avoir pu associer à notre victoire la petite nation héroïque qui a subi les plus dures épreuves de cette guerre et n'a jamais désespéré. C'est avec une joie non moins grande que nous nous plaisons à reconnaître, en cette victoire, le résultat d'une habile manœuvre qui fait le plus grand honneur à notre commandement. Ce résultat n'a pas surpris, d'ailleurs, ceux d'entre nous qui connaissaient l'impression favorable que rapportait de son voyage au front d'Orient un des membres les plus qualifiés du gouvernement français.

L'ennemi, qui prétend avoir occupé une position au nord de Monastir, n'en indique pas le lieu. Il est douteux que cette position se trouve ailleurs qu'aux abords de Prilep. Tout au plus les Germano-Bulgares pourront-ils tenter de défendre, en avant de cette ville, la ligne de la Cerna, aussi longtemps du moins que les Serbes n'auront pas débouché des hauteurs de Jaratok dans la plaine. La prise de Monastir garantit, d'autre part, la sécurité de la route qui mène, en contournant le lac d'Okhrida, à Santi-Quaranta et Vallona, route déjà frayée par les

avant-gardes du corps expéditionnaire italien de Vallona. C'est la pacification de toute l'Albanie du sud.

Sur notre front, le mauvais temps a gêné les opérations. Toutefois, nos alliés britanniques ont réussi à progresser au sud de l'Ancre, vers Grandcourt, et l'ennemi lui-même reconnaît qu'il a été refoulé dans cette région. C'est là une de ces opérations secondaires qui, après une grande offensive, égalisent la ligne et font disparaître les derniers points de résistance.

Aucun changement notable en Transylvanie, sinon dans le secteur de Dragoslavele, où les Roumains continuent à repousser l'ennemi vers la montagne.

Jean Villars.



GÉNÉRAL MICHITCH

Commandant en chef des contingents serbes

Comment tomba Monastir

Le correspondant de l'agence Radio sur le front de Macédoine, envoie la dépêche suivante, à la date du 19 novembre :

Le général Sarrail, que j'avais eu l'honneur d'interroger il y a quinze jours, m'avait dit :

— J'entrerai à Monastir avant l'hiver.

Cette parole m'avait paru audacieuse, car il faut, comme je l'ai fait, avoir suivi pas à pas la progression de nos troupes sur les rives de la Cerna et dans cette région montagneuse et marécageuse, pour se rendre compte des difficultés inépuisables auxquelles se heurtaient continuellement les vaillantes troupes franco-serbes.

Les Germano-Bulgares avaient accumulé sur ce front artillerie et munitions; leurs tirs de barrage étaient intenses, et de la Tour Blanche, des batteries d'obusiers allemands arrosaient nos flancs; une pluie diluvienne avait détrempé le sol dans lequel s'embourbait notre artillerie de campagne. Nombre de chevaux avaient dû être abandonnés. Toutefois, la ténacité du général Sarrail, fortement secondée par la vaillance du voïvode Nitchitch, réussit à triompher de tous les obstacles.

Hier soir, après avoir enlevé un à un les formidables retranchements élevés par les généraux bulgares, nous étions parvenus aux portes de Monastir. Nous attendîmes la pointe du jour pour entrer dans la ville. A 8 heures, ce



AOÛT 1913. — A la tête de ses troupes, victorieuses des Turcs et des Bulgares, Alexandre de Serbie, aujourd'hui régent du royaume, fait une entrée triomphale à Belgrade. C'est, on s'en souvient, au cours de cette campagne mémorable que Monastir fut conquis sur les Turcs, le 19 novembre 1912. Prise par les Bulgares le 2 décembre de l'année dernière, cette ville sera la première de son pays où le prince entrera en vainqueur.

Ayuntamiento de Madrid

matin, nous l'occupâmes au milieu de l'allégresse générale.

[C'est le 2 décembre 1915 dans la soirée, que les troupes serbes évacuèrent Monastir sans combat, et par ordre du commandement. Pour éviter un massacre inutile, une commission composée du consul de Grèce, du métropolitain serbe et du maire de Monastir avait été chargée de négocier la reddition de la ville aux Bulgares qui y entrèrent le 3 décembre, à 3 heures de l'après-midi.]

Nos opérations en Macédoine

La nouvelle de la prise de Monastir avait été précédée des communiqués suivants, qui montrent en même temps notre activité sur les secteurs est de notre front de Macédoine.

18 novembre. — Du lac Doiran au Vardar, grande activité des deux artilleries.

A L'EST DE LA CERNA, les troupes serbes, continuant leur progression sur GRUNISTA, ont encerclé cette localité.

DANS LA BOUCLE DE LA CERNA, les Serbes ont repoussé une nouvelle contre-attaque bulgare sur la cote 1212. L'ennemi se replie en désordre vers le nord, poursuivi par nos alliés, qui ont atteint les abords de la croupe 1378.

Dans la région au sud de Monastir, les troupes franco-russes ont réalisé de nouveaux progrès dans la direction d'Holeven.

L'aviation britannique a bombardé des camps ennemis aux abords de SERES, tandis que la nôtre a arrosé de bombes les bivouacs et campements de Novak et de Monastir.

19 novembre. — Dans la vallée de la Strouma, nous avons consolidé le terrain conquis et reporté plus en avant quelques-uns de nos postes les plus avancés.

Au nord-est de Sérès, nos aviateurs ont bombardé un camp avec succès.

UNE COURONNE FRAGILE

L'archiduc Charles-François "co-régent" d'Autriche

La guerre n'a pas altéré la légèreté légendaire des Viennois. Leur plaisanterie favorite, lorsque quelqu'un demande des nouvelles de l'empereur François-Joseph, consiste à répondre : « L'empereur ? Il est mort. Seulement, comme on ne lui annonce pas les mauvaises nouvelles, on ne le lui a pas dit. »

Le vieil empereur, malgré ses responsabilités, si lourdes, malgré les désastres de son règne et les catastrophes de sa famille, se sera survécu par un extraordinaire phénomène d'insensibilité. Cependant, il est mortel, et, peut-être, s'il n'aime pas à prévoir sa mort, la prévoit-on pour lui. Déjà l'archiduc François-Ferdinand, son héritier, la victime de Sarajevo, avait été associé au trône. Le jeune archiduc Charles-François y est associé à son tour, mais avec plus de solennité, car il reçoit le titre de co-régent.

En confirmant cette nouvelle, qui a déjà été donnée par *Excelsior*, les informations de source autrichienne l'expliquent et la commentent. Il s'agit, d'après l'exposé de la chancellerie viennoise, de renouveler une tradition de la cour d'Autriche. Déjà Joseph II avait été, jadis, appelé par Marie-Thérèse à la co-régence. Cette manière de présenter les choses est évidemment destinée à dissiper les inquiétudes qui pourraient naître, en Autriche, au sujet de la santé de François-Joseph.

En réalité, l'archiduc Charles-François est un jeune homme de trente ans, appelé de très loin au suprême pouvoir par le hasard qui a fait périr Rodolphe, puis François-Ferdinand. Il est à peine connu des populations austro-hongroises qui n'ont entre elles pour seul lien que le lien dynastique. Il y aurait un péril évident pour la double monarchie, si, d'un jour à l'autre, dans les graves circonstances actuelles, un empereur trop jeune, sans prestige, montait sur le trône. On présente Charles-François à ses peuples, comme les anciens empereurs germaniques, pour assurer leur succession, présentaient jadis le « roi des Romains ».

Co-régent aujourd'hui, Charles-François sera-t-il empereur demain ? C'est une autre question. Ce jeune homme reçoit un héritage que, dans la vie des simples mortels, on n'accepterait que sous bénéfice d'inventaire. On peut prédire qu'entre les ennemis que s'est faits l'Autriche et les alliés dangereux qu'elle s'est donnés, Charles-François aura fort à faire pour conserver sa couronne.

Jacques Bainville.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 19 Novembre (840^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Nuit relativement calme sur l'ensemble du front.

23 HEURES.

En dehors d'un bombardement violent du fort et de la région de Douaumont, rien à signaler sur l'ensemble du front.

Communiqué britannique

11 HEURES.

Aucun changement au cours de la nuit. Le mauvais temps continue.

Communiqué belge

Vive lutte à coups de bombes DANS LA REGION DE STEENSTRAETE ET BOESINGHE. L'activité d'activité d'artillerie a été moindre aujourd'hui que les jours précédents.

L'aviation britannique en Egypte

LONDRES, 18 novembre. — Communiqué officiel d'Egypte :

Dans la matinée du 17, nos aviateurs, attaquant par surprise le camp de Masad, à cinq milles à l'ouest d'El-Aris, ont fait tomber droit sur les tentes, et avec un grand effet, huit cents livres d'explosifs. Ils sont revenus indemnes.

"C'est à l'Angleterre maintenant de porter le poids de la guerre"

LONDRES, 19 septembre. — M. Garvin, dans un article de l'*Observer*, dit :

« Le front occidental est maintenant irrévocablement la base de la principale action britannique dans la guerre. Quelles que soient les difficultés, il faut que nous percevions les lignes ennemies, que nous concentrions tous nos efforts vers ce but. Nous devons fournir au général Sir Douglas Haig tous les moyens humains, chimiques et mécaniques afin qu'il puisse élargir le front et abandonner le principe d'une seule poussée pour une offensive multiple qui permettra des coups simultanés alternant contre les secteurs adverses avec des coups de main menaçant la ligne allemande entière. »

Pour atteindre ce but, il faut construire de nouveaux chemins de fer et tramways tout le long du front britannique, et employer les vastes réserves de main-d'œuvre de l'empire britannique, qui sont si supérieures à celles de la France.

Il faut aussi mobiliser encore un million d'hommes afin d'occuper une grande partie du front français.

La France a porté le poids des deux premières années de la guerre, l'Angleterre doit en porter le poids jusqu'à la fin. »

LA GUERRE SOUS-MARINE

Pour la première fois l'Allemagne a torpillé un paquebot norvégien

CHRISTIANIA, 18 novembre. — La nouvelle de la destruction du navire *Vega* a été accueillie avec une profonde indignation en Norvège. Ce vapeur portait 271 lettres enregistrées pour l'Angleterre et la France, et ces lettres ont été perdues. Le journal *Tidens Tegn* fait ressortir la gravité de ce fait que, pour la première fois, l'Allemagne a torpillé un paquebot norvégien; il espère, toutefois, qu'elle en restera là.

[Les navires norvégiens torpillés jusqu'à ce jour par l'Allemagne ne transportaient — en dehors de leur équipage — que des marchandises, et pas de passagers.]

Autres torpillages

Le *Lloyd* annonce la perte du *Tolpéon*, vapeur, et du *Vanguard*, bateau de pêche.

La goélette française *Ellida*, a également été coulée par un sous-marin allemand. L'équipage est sauvé.

Des marins portugais recueillis en mer et arrivés hier à Bordeaux, appartiennent à l'équipage du vapeur anglais *City-of-Cairo* qui, venant de Bombay, avait été abordé au large du golfe par un vapeur grec. Ces marins sont au nombre de vingt-quatre.

On mande de Copenhague que les armateurs du vapeur danois *Thérèse*, récemment coulé, ont perdu jusqu'à présent, du fait de la guerre, sept vapeurs sur treize.

Aux dernières nouvelles, le *Lloyd* annonce également la perte des vapeurs anglais *Lady Carington* et *Vasco* et du vapeur portugais *San-Nicolo*.

Herr Hugo Münsterberg professeur de psychologie

Comme quoi, pour jouer double jeu, et pas perdre, il faut être psychologue
--- sans K.

Depuis l'année 1892 la grande Université américaine de Harvard hospitalise un professeur allemand, psychologue laborieux, Hugo Münsterberg, de Dantzig. Non seulement Münsterberg est resté sujet allemand, donnant par intervalles cours à l'université de Berlin, dirigeant l'Institut américain de Berlin, mais encore il tenait ce que l'on sût bien, dès avant la guerre, qu'il exerçait aux Etats-Unis une activité politique en faveur de l'influence allemande.

Depuis, cette activité s'est multipliée. Au mois d'août, pour le second anniversaire de la déclaration de guerre, il développait, dans le *New-York Times*, une longue méditation sur les *Alliés d'avenir*; il préconisait l'alliance des deux grandes nations libérales, l'Angleterre et les Etats-Unis, recevant dans leur sein l'Allemagne, le tout sous l'égide du président Wilson dont le portrait formait la péroraison de cette méditation.

L'esprit de Woodrow Wilson est essentiellement esthétique. L'idéal esthétique d'harmonie, d'unité, de beauté, de perfection, a, pour la première fois de l'histoire, lancé ses rayons de la *Maison Blanche*. Cette personnalité est si complètement fascinée par l'idéal de la perfection concrète, que tous les instincts et préventions de la vie quotidienne disparaissent, et qu'il brûle au feu étincelant de l'enthousiasme pour la mission imposée par l'histoire. Aucun rôle plus honorable ne pourrait échoir à personne aujourd'hui que celui de médiateur entre les pays ennemis d'Europe; aucun esprit n'est plus prêt à ce rôle que celui du président.

De telles paroles auraient touché le cœur des Américains si Münsterberg lui-même n'avait pu se soigner d'en récuser la sincérité dans un rapport confidentiel au chancelier, M. von Bethmann-Hollweg.

Dans ce rapport, intercepté par le blocus anglais et publié par les journaux, M. Münsterberg, psychologue, vantait sa « connaissance personnelle » de l'homme qu'est le président Wilson, qui lui paraît entièrement possédé par la joie de jouer un rôle historique.

S'il veut demeurer strictement neutre, veut-il, c'est moins par conscience morale que par le plaisir esthétique qu'il trouve dans ce rôle.

Et Münsterberg ajoute qu'il se propose d'encourager le mouvement pacifiste et d'exalter la réputation de Wilson comme médiateur.

Le double jeu du professeur allemand impose la loyauté américaine, d'autant que Münsterberg ne répondit à la publication de sa lettre qu'en ergotant sur la fidélité de la traduction, ce qui touche la médiation présidentielle, sans préciser autrement, et surtout sans oser dire un mot de son propre texte.

Aussi son collègue le professeur Hocking vient-il de lui adresser une lettre ouverte, que publient les journaux. M. Hocking constate, tout d'abord, que le rapport Münsterberg a été correctement traduit. Laisant de côté ce qui touchait à la personne du président, il ajoute que des explications publiques sont nécessaires sur la campagne entreprise par le professeur allemand.

La place nous manque pour citer de cette lettre chose qu'un passage significatif :

La publication de votre lettre sert plus que toute autre chose à démontrer que le cri de paix actuellement poussé est bien un cri poussé en Allemagne pour le salut de l'Allemagne. Mais que faut-il penser de votre propre attitude à l'égard du public américain, professeur Münsterberg, qui cherche par des arguments sans signature à l'attirer au service d'une cause, laquelle il ne veut pas avoir confiance ? N'est-ce pas quelque peu cynique ? Est-ce bien là le rôle d'un homme qui prétend lutter pour l'instruction du public et pour la philosophie idéaliste que de prétendre se dissimuler, faire pression sur l'idéal d'autres hommes, ou sur l'idéal pacifique, ou même sur tout idéal, et ce à seule fin de les tromper en les entraînant à leur insu pour le service d'une cause qu'ils devraient ne pas servir ? Pouvez-vous attendre du public qu'il vous prête une oreille fidèle et amicale, ce public que vous aviez essayé de tromper par votre littérature anonyme et tendancieuse ?

Le *New-York Times* a eu la primeur de cette lettre; son correspondant rapporte que le professeur Münsterberg, après l'avoir lue attentivement, a dit simplement : « Je n'ai aucune réponse à faire à cette lettre. »

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE
Phosphatine
Falières
Aliment des Enfants

DERNIÈRE HEURE

Un nouveau succès roumain sur le front de Valachie

BUGAREST, 19 novembre. — SUR LES FRONTS NORD ET NORD-OUEST, rien d'intéressant à signaler.

SUR LA FRONTIÈRE OCCIDENTALE DE LA MOLDAVIE, JUSQU'À LA VALLÉE DE PRAHOVA, nous avons repoussé les attaques de l'ennemi.

DANS LA DIRECTION DE DRAGOSLAVELE, nous avons continué notre avance, faisant 4 officiers et 80 soldats prisonniers. Nous avons pris, en outre, deux mitrailleuses, deux canons et cinq wagons de munitions.

DANS LA VALLÉE DE L'OLT, le combat continue dans la région à l'ouest de Suici Brezoi.

DANS LES VALLÉES DU JIUL ET GILLORT, de violents combats se sont déroulés.

DANS LA DIRECTION DE LA CERNA, aucune action à signaler.

FRONT SUD-EST. — Sur le Danube et en Dobroudja, les feux de l'artillerie et de l'infanterie se sont ralentis.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 19 novembre. — Communiqué du grand état-major.

Sur le front occidental, échange de feux, tout le long du front et reconnaissances par nos éclaireurs.

FRONT DU CAUCASE. — Situation inchangée.

FRONT DE ROUMANIE. — En Transylvanie, dans les vallées du Jiul et de l'OLT, l'ennemi a attaqué avec des forces considérables et repoussé légèrement en arrière les forces roumaines vers le sud.

Dans la vallée de Tirgului, les Roumains ont pris l'offensive et enlevé une série de hauteurs.

FRONT DU DANUBE. — Pas d'événement important à signaler.

EN GRÈCE

Le ravitaillement des sous-marins allemands sur les côtes grecques

ATHÈNES, 17 novembre. (Retardée dans la transmission.) — Le capitaine de corvette Bouboulis, qui fit déjà des révélations sur le ravitaillement des sous-marins allemands, a déclaré à l'*Eleutherios Typos* que les sous-marins allemands se trouvant dans les eaux grecques pouvaient être facilement ravitaillés sur tous les points des côtes de Grèce, des agents et des dépôts de combustibles emmagasinés existant partout.

Constantin est malade

ATHÈNES, 17 novembre. (Retardée dans la transmission.) — Le roi est légèrement indisposé depuis deux jours.

L'Allemagne est sans nouvelles de son ministre à Athènes

BERNE, 19 novembre. — D'après les *Dernières Nouvelles de Munich*, le gouvernement allemand est sans nouvelle aucune de son ministre à Athènes, depuis deux semaines.

Général grec relevé de ses fonctions

ATHÈNES, 19 novembre. — Le général Papoulos, commandant le 5^e corps d'armée stationné en Epire, vient d'être relevé de ses fonctions.

APRÈS LE RAID DE BEAUCHAMP

Défense aux journaux munichois de parler du bombardement

BERNE, 19 novembre. — Les *Munchner Neueste Nachrichten* se contentent de reprendre le communiqué officiel allemand annonçant que sept bombes ont été jetées sur Munich.

La police publie une note pour rappeler, « puis-que malgré la saison avancée de l'automne, il faut s'attendre à des attaques d'avions ennemis », les instructions déjà données dans cette éventualité.

Les journaux préviennent en outre la population que samedi matin on devait faire éclater une des bombes jetées par l'aviateur français et que les habitants ne devaient pas concevoir d'inquiétude.

Les *Munchner Neueste Nachrichten*, pas plus que les autres journaux de Munich, ne donnent des détails sur le bombardement.

La Hollande proteste à Berlin contre les déportations belges

Le gouvernement des Pays-Bas a chargé son ministre à Berlin de faire connaître au gouvernement impérial l'impression déplorable causée en Hollande par les déportations belges.

La Hollande s'associe, de la sorte, à la démarche similaire dont l'ambassade des Etats-Unis a déjà été chargée.

Une partie de l'opinion hollandaise paraît sérieusement émue par les pratiques allemandes à l'égard des Belges. Un député à la seconde Chambre des Etats-Généraux, M. Duis, interpellera le gouvernement à ce sujet, arguant de ce que les autorités hollandaises de Rotterdam et le consul hollandais à Anvers engagent des réfugiés belges à regagner les foyers qu'ils avaient quittés, sur la foi d'une promesse faite par l'Allemagne à la Hollande.

D'autre part, le *Telegraaf* encouragerait une protestation générale de la presse néerlandaise et une campagne de réunions publiques contre les déportations.

L'intervention américaine

AMSTERDAM, 19 novembre. — L'Amérique a fait à Berlin une démarche en faveur des déportés belges. La *Gazette Populaire de Cologne* se fait télégraphier de Berlin qu'en conformité des instructions de son gouvernement, le chargé d'affaires des Etats-Unis à Berlin a demandé si, parmi les Belges conduits en Allemagne pour le travail forcé, il n'en est pas qui pourraient travailler en Belgique.

Cette démarche a immédiatement appelé une réponse de la part de la presse allemande, ce qui prouve qu'elle n'est pas aussi indifférente à l'attitude des Etats-Unis dans la question qu'elle semblait le dire. La même *Gazette Populaire de Cologne* se fait télégraphier de Bruxelles que, s'il est vrai qu'on a déporté des Belges qui avaient du travail en Belgique, la faute en est aux autorités belges qui ont refusé de fournir la liste des sans-travail, ce qui a causé des erreurs.

La feuille rhénane répond ainsi à la question du chargé d'affaires américain.

Dans une autre déclaration envoyée de Berlin à plusieurs journaux, il est dit qu'aucun des Belges déportés en Allemagne ne tirait sa subsistance des vivres distribués par le comité de secours américain.

Il y a là un effort évident pour ne pas déplaire à la Maison Blanche. Mais il est trop tôt pour en conclure à l'efficacité complète de l'intervention américaine.

Le *Maasbode* apprend que les Allemands cernent, samedi dernier, la fabrique de papiers De-naeyer, à Willebroek, près d'Anvers. Ils déportèrent en Allemagne les employés, contremaîtres, ouvriers, soit 250 hommes travaillant à l'usine.

Un nombre considérable de chômeurs et ouvriers actifs des briqueteries de Boom ont également été déportés.

La pression allemande sur la Hollande

ROTTERDAM, 18 novembre. — Il y a des indications certaines que l'Allemagne se dispose à exercer, cette quinzaine, une pression énergique sur le gouvernement des Pays-Bas. Le cabinet de Berlin, en effet, a les plus graves inquiétudes sur la situation économique de l'empire, telle qu'elle se présentera au printemps, et tous ses efforts vont être dirigés de façon à décider la Hollande à lui fournir tout ce dont elle pourra disposer. (Radio.)

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

ANGLETERRE

— Un incendie d'une gravité exceptionnelle a détruit, la nuit dernière, les magasins Northcote (articles de fantaisie) situés près de la cathédrale Saint-Paul, à Londres.

ITALIE

— Le roi vient de faire remettre une somme de 25.000 lire pour venir en aide aux victimes du bombardement de Padoue par les aviateurs ennemis.

— Le pape a reçu Mgr Amette.

RUSSIE

— Le comte Bobrinski, nationaliste-progressiste, a été élu vice-président de la Douma, en remplacement de M. Protopopoff.

Vaines attaques autrichiennes dans le Trentin et les Dolomites

ROME, 19 novembre (Commandement suprême).

— Dans la vallée de l'Adige, dans la nuit du 18 novembre, l'ennemi a bombardé nos positions le long des pentes du mont Giove, au sud du ruisseau Cameras. Ensuite, avec des détachements d'infanterie, il a attaqué le village de Sans, qui avait été occupé par nous le 26 octobre.

Il a été contre-attaqué et dispersé.

Dans le Haut-But, dans la soirée du 17 novembre, après une intense préparation d'artillerie, les forces ennemies ont attaqué le secteur du front s'étendant depuis le col Pal Piccolo jusqu'au Pal Grande, dirigeant ses plus grands efforts contre nos lignes sur la crête du Chapot au nord du Pal Piccolo.

Après une violente lutte corps à corps, l'ennemi a été nettement rejeté sur tout le front d'attaque.

De petits détachements ennemis qui avaient réussi à faire irruption dans nos tranchées du Chapot y ont été anéantis.

Nous avons capturé quelques prisonniers, des armes et des munitions abandonnées par l'adversaire en fuite.

Sur le front de Giulie, dans la journée d'hier, activité des deux artilleries, malgré le mauvais temps persistant.

L'Allemagne au secours de l'Autriche sur le front du Carso

ROME, 19 novembre. — Les journaux de Vienne annoncent l'arrivée à Trieste de plusieurs bataillons de troupes allemandes qui remplaceront en partie la garnison autrichienne. Celle-ci ira renforcer les défenseurs du Carso.

La police envoie dans les camps de concentration de Croatie et de Slavonie tous les Triestins qui gagnent moins de 7 couronnes par jour.

Le général Roques à Rome

ROME, 19 novembre. — Ce matin est arrivé le général Roques, ministre de la Guerre français, accompagné de divers officiers.

Il a été reçu à la gare par le général Morrone, ministre de la Guerre, par l'ambassadeur de France, M. Barrère, entouré du personnel de l'ambassade, par le sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, général Alfieri, par le sous-secrétaire d'Etat aux Munitions, général Dall'Olio, et par les notabilités de la ville.

Les carabiniers rendaient les honneurs.

Un discours de M. Boselli

ROME, 19 novembre. — Le général Morrone, ministre de la Guerre, a offert aujourd'hui au général Roques un déjeuner, au cours duquel M. Boselli, président du conseil, a pris la parole. Faisant l'éloge de l'armée française, il a dit :

Je l'ai vue au temps de ma jeunesse, cette admirable armée, au pied des Alpes.

Elle descendait du mont Cenis et le peuple de Turin l'accueillait avec enthousiasme ; les femmes italiennes à Turin, à Milan, à Gènes, la couvraient de fleurs. Elle marchait intrépidement aux victoires de Magenta, de Solferino, et la délivrance des Italiens assujettis à l'Autriche commençait glorieusement.

Et glorieusement nos soldats combattent aujourd'hui pour la cause du droit des peuples, pour le droit de la civilisation.

Ils combattent ensemble et unis à nos vaillants alliés jusqu'à la complète victoire, avec une seule âme, avec une même bravoure.

En terminant, le président du conseil a offert au ministre français et à l'armée les vœux « qui viennent du cœur de toute l'Italie. »

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 23 heures

Il n'y a aucun changement à signaler dans la situation. Dans les opérations d'hier dans la région de l'Ancre, le nombre des prisonniers s'élève à vingt officiers et sept cent cinquante-deux hommes. Ceci fait un total, depuis le 13 courant, de six mille neuf cent soixante-deux prisonniers.

Les "communiqués" allemands

BALE, 19 novembre. — La *Strassburger Post* annonce que le gouvernement allemand va, désormais, publier deux communiqués par jour. Son but est de propager dans les pays neutres, suivant la version de l'état-major allemand, les résultats des batailles livrées dans la journée, avant qu'ils ne soient relatés par le communiqué français de 23 heures.

L'ACTION SIMULTANÉE DES TROUPES ALLIÉES EN MACÉDOINE



UN PAYSAN MACÉDONIEN PRÉSENTE SON SAUF-CONDUIT À UNE SENTINELLE AUSTRALIENNE



TROUPES AUSTRALIENNES EN MARCHÉ VERS LE FRONT DE LA STROUMA



UNE CHARRETTE DE RAVITAILLEMENT SERBE EN MAUVAISE POSTURE



UNE PIÈCE LOURDE FRANÇAISE



EMPLACEMENT D'UNE BATTERIE BULGARE ATTEINTE PAR NOS OBUS



LA POPE DE DU PERSONNEL D'UN POSTE DE T.S.F.



AU NORD DE FLORINA - TROUPES RUSSSES EN MARCHÉ VERS LE FRONT



UN ABRI DU KAIMAKTCHALAN QUE LES BULGARES ONT FAIT SAUTER AVANT DE L'ABANDONNER

Les opérations sur le front de Macédoine viennent de permettre aux troupes alliées de marquer un coup décisif en enlevant aux Germano-Bulgares l'importante cité de Monastir. Serbes, Français et Russes ont triomphé des formidables défenses naturelles et artificielles qu'utilisait l'ennemi pour se maintenir dans cette place, tandis que, dans les autres secteurs du front, les troupes bré- tanniques avançaient dans la direction de Sérès et que les Italiens entretenaient une activité constante sur leurs lignes.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Un cœur de mère

Dans le train de permissionnaires qui roulait, à une allure exaspérante de lenteur, vers ce lointain Languedoc où la mobilisation l'avait surpris, seize mois auparavant, en pleine ivresse du bonheur, Charles Sauvignan, renfrogné dans son coin, et offusqué par la joie bruyante de ses compagnons, songeait avec amertume à la fête qu'il s'était promise de ce retour, accompli dans d'aussi tristes circonstances...

Marié en mai 1914, et arraché, en pleine lune de miel, à sa jeune femme qu'il idolâtrait, il l'avait laissée, sous la garde de sa mère, dans leur château des Platanes, où ils avaient vécu les brèves semaines de leur idylle, interrompue par le coup de tonnerre du 2 août. Et voilà qu'après plus d'un an d'absence, alors qu'il allait, aussi amoureux qu'au premier jour, retrouver sa chère Marcelle, il avait le chagrin de la savoir malade, plus gravement peut-être qu'on n'avait osé le lui écrire.

Elle avait pris froid, au début de l'automne, en s'attardant un soir au bord de la pièce d'eau qui ouvrait, au fond du parc, son abîme liquide, et devant laquelle ils avaient si souvent rêvé ensemble, en admirant la profondeur du gouffre où plongeait, renversé, un tilleul géant dont les plus hautes branches ne touchaient pas le fond et dont, au crépuscule, serrés l'un contre l'autre sans mot dire, ils guettaient l'ondine... Un frisson, qu'elle avait cru être de peur, l'avait secouée ce soir-là de la tête aux pieds; mais la fièvre s'était déclarée dans la nuit, et le lendemain le docteur, appelé d'urgence, avait diagnostiqué une congestion pulmonaire. Il y avait déjà plus de quinze jours qu'elle était alitée. Dévoré d'angoisse, Charles Sauvignan, retenant ses larmes tandis qu'autour de lui ses camarades échangeaient des gaudrioles ou chantaient à tue-tête, se demandait dans quel état il allait la trouver.

L'interminable voyage s'acheva pourtant. Et Mme Sauvignan, qui était venue à la gare attendre le permissionnaire, le rassura, au débarquer, sur la santé de celle à qui, du jour où il l'avait connue, il s'était donné sans partage.

Délivré de sa mortelle inquiétude, et oubliant, dans l'égoïsme de son amour, que c'était à l'empressement de sa mère à l'accueillir au saut du train qu'il devait ce soulagement :

— Pourquoi, lui demanda-t-il, l'as-tu quittée ?

— Mais j'avais hâte de te voir, répondit Mme Sauvignan, piquée au vif par cet injuste reproche. Elle n'est d'ailleurs pas assez malade pour qu'on ne puisse la laisser seule un moment... Et puis, je voulais être la première à embrasser mon fils...

— Tu as eu tort, répliqua-t-il, en se dérobant à des effusions qu'il supportait impatiemment. La meilleure façon de me prouver ta tendresse est de veiller sur le trésor que j'ai confié à ta garde.

Et sautant dans le tilbury auquel était attelé son vieux Bayard, qu'il négligea, dans sa précipitation, de gratifier d'une tape d'amitié, il fit asseoir sa mère à côté de lui, prit les rênes des mains du groom et partit à toute allure. Le vent, qui leur cinglait le visage, les dispensa d'ouvrir la bouche durant le trajet.

Ce que fut, après seize mois de séparation, le revoir des deux jeunes époux, également épris l'un de l'autre, également affligés du contretemps qui gâchait leur bonheur, et qui mêlait des larmes à leurs baisers, ceux qui aiment l'ont éprouvé pour leur propre compte : transports, allégresse, ravissement, cela échappe à l'analyse. Pendant trois jours, agenouillé, en contemplation, devant elle, ou tendrement penché sur elle comme un fidèle ange gardien, Charles, insensible à la fatigue, ne quitta pas le chevet de sa malade.

Ce ne fut que le quatrième soir que Mme Sauvignan, aux instances de laquelle Marcelle mêlait les siennes, put enfin le décider à prendre quelque repos. A sa place, elle s'assit, dans la clarté de la lampe, auprès de la jeune femme paisiblement endormie. Elle avait posé, à portée de sa main, sur le guéridon, un livre qu'elle ne se décidait pas à ouvrir. Tout à ses pensées, elle ruminait ses griefs contre l'intruse qui, deux ans auparavant, lui avait volé le cœur de son Charles...

Mariée trop jeune et sans amour, elle n'avait pas dix-huit ans à la naissance de ce fils, dont elle avait d'abord joué comme d'une poupée, mais auquel elle s'était bien vite attachée, en reportant sur lui toute son affection, en le chérissant davantage chaque jour, au point de l'aimer passionnément et de lui consacrer sa vie. C'était pour lui que, veuve de bonne heure, elle n'avait jamais voulu consentir à un nouveau mariage, afin d'être tout entière au culte de son idole. Et le bambin avait à peine atteint l'âge

où l'intelligence s'éveille que, ne voulant pas qu'il subit d'autre influence que la sienne, elle l'avait jalousement emporté à la campagne, où, seule avec deux domestiques, elle avait assumé le soin de son éducation. Il avait grandi sous ses yeux, et n'avait quitté son giron que pour se jeter dans les bras d'une étrangère, qui, parée de la beauté de ses vingt ans, l'avait si bien ensorcelé qu'oubliant de tout le passé il ne vivait plus maintenant que pour elle...

Et, se rappelant l'affront qu'il avait osé, le jour de son arrivée, lui faire à la gare, à propos de cette Marcelle qu'elle avait, de cette minute, prise en aversion, elle se mit à pleurer amèrement.

Puis, sa peine s'étant peu à peu changée en un violent désir de vengeance à l'égard de celle qui lui avait pris son trésor en lui dérobant le cœur de son fils, elle se leva, s'approcha du lit, se pencha vers sa rivale, qui dormait, oppressée, la bouche entr'ouverte. A l'ouïe de cette respiration sifflante, elle eut un sourire indéfinissable; elle se rappelait soudain les recommandations du docteur, qui, le matin même, avait répété que le moindre refroidissement pouvait être fatal à la malade. Mais à peine l'horrible tentation l'eut-elle effleurée qu'elle s'en fit honte et que, pour calmer la fièvre qui l'agitait, elle alla poser son front sur la fraîcheur de la vitre, après avoir écarté les rideaux.

La nuit était aigre et noire; le ciel de novembre apparaissait livide, à travers les déchirures des nuages; la rafale, tordant en mille contorsions les branches dépourvues, pleurait, hurlait, gémissait, enveloppait la maison de sa clameur désolée; et les feuilles mortes, roulées par le vent, venaient en tourbillonnant s'écraser sur les carreaux, contre lesquels elles restaient aplaties comme de hideuses chauves-souris. Au spectacle de cette nuit glaciale, Mme Sauvignan sentit soudain la folie des éléments la gagner; et, dominée par une force inconnue, elle tira brusquement l'espagnolette; mais au moment d'ouvrir, elle eut peur, et, la laissant retomber hors de son crochet, elle s'enfuit jusqu'au fond de la chambre, où, adossée au mur, et tremblant de tous ses membres, elle regardait, médusée, le crime qui s'offrait à elle, quand tout à coup la porte s'ouvrit, et, par l'effet du courant d'air produit, la fenêtre céda sous la poussée du vent.

Charles qui, ne pouvant dormir, venait reprendre sa place au chevet de la malade, courut d'abord à la croisée, la ferma, tira les rideaux, puis, se retournant vers sa mère, lui jeta, comme un crachat en plein visage, ce mot :

— Misérable !

Mais elle, tombant à genoux :

— Oh ! Je vais te dire... Écoute-moi, supplia-t-elle, essayant de gagner du temps, espérant pouvoir expliquer la fatale coïncidence... Ce n'est pas moi...

Charles, pour toute réponse, lui montra la porte.

— Va-t'en, dit-il, en s'écartant pour éviter les mains tendues de la coupable, prosternée devant lui, et qui, se sentant condamnée, se releva sans ajouter un seul mot et, arrivée sur le seuil, s'enfuit en courant.

Leur rapide colloque, bien qu'ayant eu lieu à voix basse, avait troublé le sommeil de Marcelle, qui ouvrit les yeux.

— Ah ! dit-elle en voyant Charles, tu es là ! Figure-toi que je rêvais que l'ondine m'avait saisie; et ses bras froids se repliaient sur ma poitrine, elle m'avait déjà entraînée dans le gouffre, quand j'ai crié, tu es venu et tu lui as tordu le cou...

Comme, à ces mots, Charles se penchait vers elle en lui souriant tendrement, il tressaillit : son oreille exercée venait de percevoir, dans une accalmie de la rafale, le bruit d'un plongeon dans la pièce d'eau.

André Avèze.

La tempête en Méditerranée

Nous avons annoncé hier, en Dernière Heure, qu'un raz de marée avait fait des ravages à Marseille et coulé une centaine d'embarcations.

Des équipes d'ouvriers sont occupées à réparer les dégâts. Mais la mer déferle encore par-dessus la grande jetée, gênant la manutention des marchandises.

Pendant toute la journée d'hier, le temps est resté très mauvais, surtout au large; les petits navires ne peuvent plus naviguer; les autres subissent des retards considérables. C'est le cas de deux vapeurs arrivés ce matin, le *Félix-Touache*, venant de Tunis, et le *La-Dives*, venant de Philippeville et de Bougie; tous deux ont essuyé la tempête.

MADRID, 19 novembre. — Une terrible tempête s'est abattue sur l'Espagne, interrompant à peu près partout les communications télégraphiques et téléphoniques.

Cette tempête a occasionné, dans toutes les régions, des accidents nombreux et d'importants dégâts.

La mobilisation civile en Allemagne

La mobilisation civile conjurera-t-elle la crise de la main-d'œuvre en Allemagne ? Plusieurs journaux écrivent nettement qu'ils ne le croient pas. La *Münchener Post* écrit : « Il est douteux que la production des munitions puisse être augmentée par les effets de cette loi, car la main-d'œuvre féminine n'a jamais manqué jusqu'à présent. »

Cela est vraisemblable si l'on en juge par la gravité de la crise que le gouvernement, sur l'intervention de Hindenburg, a décidé de conjurer. D'après les *Dernières Nouvelles de Leipzig*, tout trafic postal et toute circulation en chemin de fer vont être réduits en Allemagne par suite d'un manque de personnel.

Une autre information, qui nous arrive de Berlin par la Suisse, annonce que le gouvernement va interdire à tous les ménages d'avoir des domestiques afin d'augmenter la main-d'œuvre pour les industries de guerre.

Quoi qu'il en soit, les mesures ont l'appui des autorités militaires. Le général Ludendorff lui-même vient d'adresser au trust du fer et de l'acier la déclaration suivante :

« Je partage entièrement votre opinion que toutes les femmes, tous les enfants doivent maintenant être mobilisés et employés suivant leurs capacités. »

A côté des journaux allemands, qui se montrent sceptiques, il y a ceux qui signalent ouvertement l'opposition et l'inquiétude soulevées dans l'opinion publique. C'est ainsi que la censure allemande laisse la *Gazette populaire de Leipzig* pousser ce cri d'alarme : le foyer en danger. Cette feuille écrit, parlant de la loi nouvelle :

« Les protestations contre cette loi s'élèvent constamment plus nombreuses. Nous doutons que la création de cette armée nouvelle soulève un enthousiasme pareil à celui qui se produisit au commencement de la guerre, alors qu'on croyait aller à Paris. »

« La presse sera impuissante à modifier l'opinion publique, et toute personne sensée ressent de vives inquiétudes pour l'avenir. Ce n'était vraiment pas la peine de faire une loi spéciale pour récolter le peu d'hommes valides qui restent encore en Allemagne. Nous nous demandons pourquoi nous faisons la guerre, puisque la dernière chose à laquelle on n'avait pas encore touché, c'est-à-dire notre foyer, est maintenant mise en péril. »

LA MUSIQUE

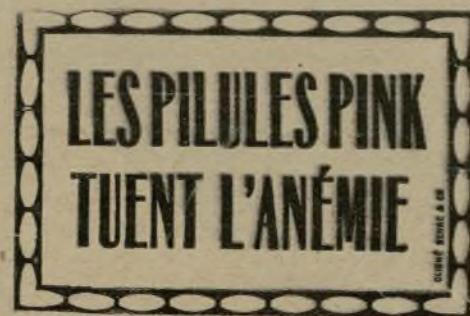
Les Concerts Colonne-Lamoureux ont opposé hier Lalo et Saint-Saëns à Debussy et Ravel.

La musique de Lalo, dont on jouait l'ouverture du *Roi d'Ys*, vive et claire, gracieuse et fine, fougueuse aussi, parée de sonorités, la musique de Saint-Saëns qu'on a suffisamment jugée, combien avaient-elles, cette dernière surtout, de perfections d'œuvres de musée à côté de la musique à la sensibilité complexe, intense de Debussy, et de celle, savamment fantaisiste, de Maurice Ravel !

Le *Martyre de Saint-Sébastien* est réapparu, par la seule magie de l'orchestre, avec ses coloris de décors synthétiques et stylisés et toute la foi passionnée d'Ida Rubinstein. Souvenirs de notre civilisation d'avant-guerre. Et la *Rapsodie Espagnole* de Ravel, par son émotivité sous ses andances pittoresques cornées de traits vifs, a avivé le regret que ce musicien, qui n'a pas encore couronné son art, voile toujours plus son émotivité de cette ironie que M. Camille Maclair qualifie d'« à la Jules Laforgue. »

Deux débuts : Mlle Madeleine Valmalette est une pianiste, au jeu agile, modèleur d'harmonies précises. Mlle Jane Laval a révélé dans la *Vie antérieure*, de Duparc, et la *Procession*, de César Franck, une voix chaude au timbre joli. Et, sans doute, le soufflé n'est-il parfois un peu court que par le seul défaut du trac.

Jules Bernex.



OBSÈSITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

LA VIE SPORTIVE



Red Star contre Olympique. — La défense du but de l'Olympique.

CYCLISME

Au Vélodrome d'Hiver. — Les amateurs de sport cycliste ont été servis à souhait hier après-midi, au Palais des Sports. Un programme intéressant, dont le clou était une course de 100 kilomètres à l'américaine, avait attiré, boulevard de Grenelle, la foule des grands jours.

Disons de suite que cette épreuve de 100 kilomètres — soit 400 tours de piste — a été remportée par Ellegaard-Contenet; l'équipe était, du reste, favorite, Ellegaard étant le plus vite du lot et ayant, en le populaire Contenet, un équipier résistant et courageux.

Quant aux autres épreuves, elles ont été enlevées : le prix Nélaton, par Johay, et le match de motos, par Lehmann.

Résultats techniques :

Prix Nélaton (vitesse, 1.000 mètres). — Première série. — 1. Michot, 2. Colin, 3. Dionnet. Temps : 1 m. 20 s. D.T. : 17 s. 2/5.

Deuxième série. — 1. Masson, 2. René Durand, 3. Lemaignant. Temps : 1 m. 37 s. D.T. : 17 sec.

Troisième série. — 1. Badenas, 2. Toussaint, 3. Reulé. Temps : 1 m. 21 s. D.T. : 17 s. 2/5.

Quatrième série. — 1. Johay, 2. Derenne, 3. Evrard. Temps : 1 m. 12 sec. D.T. : 18 s. 1/5.

Cinquième série. — 1. Lorain, 2. Coudert, 3. Crausaz. Temps : 1 m. 26 s. 3/5. D.T. : 18 sec.

Finale. — 1. Johay, 2. Badenas, à une longueur ; 3. Michot, 4. Masson, 5. Lorain.

Lorain s'échappe, Masson ramène le peloton, mais perd la course. Temps : 1 m. 42 s. 2/5. D.T. : 18 s. 1/5.

Match Lehmann-Naso (motosclettes : deux manches de 3.000 mètres). — Première manche : 1. Lehmann, en 2 m. 0 s. 2/5 ; 2. Naso, en 2 m. 16 s. 3/5.

Deuxième manche. — 1. Lehmann, en 2 m. 12 s. 2/5 ; 2. Naso, en 2 m. 19 s. 4/5.

Dans la première manche, Lehmann gagne comme il veut ; il y a un peu plus de lutte dans la seconde, surtout au début, mais, sur la fin, le Suisse s'envole sans cependant pouvoir doubler son adversaire.

Les 400 tours (100 kilomètres à l'américaine). — 1. Ellegaard-Contenet, en 2 h. 30 m. 5 s. 4/5 ; 2. Thys-Juseret, à une demi-longueur ; 3. Deruyter-Mantelet, à une demi-longueur ; 4. Rousseau-Bruni, à un tour ; 5. Siméonie-Deloffre, à un tour ; 6. Vandenhove-Baumler, à un tour ; 7. Deschamps-Beyl, à un tour ; 8. Carapezzi-Polledri jeune, à un tour ; 9. A. Lemée-Chassot.

Course très animée par les démarrages nombreux et par les primes qui sont offertes tous les dix kilomètres ; Thys anime le début de l'épreuve par diverses tentatives de lâchage ; après une période d'accalmie, Deruyter, Choquet, Thys, Deschamps, Perrine se chargent, tour à tour, de réveiller les endormis ; Largillier et Lemée tombent ; Thys et Deschamps s'échappent, mais sont rejoints ; tout rentre dans l'ordre, puis Thys fait une chute en compagnie de Deschamps ; rien de grave heureusement. Thys, aussitôt en action, entame avec Deruyter une lutte sévère, et tous deux, ainsi qu'Ellegaard, faussent compagnie au peloton auquel ils prennent un tour ; la course est dès lors courue et Ellegaard règle au sprint final ses deux rivaux.

Friol tombe au champ d'honneur. — Mobilisé dès le début de la guerre comme automobiliste, Emile Friol était, depuis juillet 1915, attaché comme motocycliste à l'état-major d'un convoi automobile ; repéré par l'ennemi, il fut grièvement blessé et transporté à l'hôpital d'Amiens, où il vient de mourir. Ancien champion du monde en 1907 et 1910, Friol fut champion de France en 1904, 1906, 1907, 1910 et 1913. Il gagna trois fois le Grand Prix cycliste de la Ville de Paris, le dernier Grand Prix de la République, trois fois le Grand Prix de l'U.V.F., en 1908, 1910 et 1911.

Le nom de Friol vient augmenter la liste déjà longue, hélas ! des coureurs cyclistes qui ont versé leur sang pour la patrie ; parmi ceux-ci, nous trouvons les noms de : François Faber, Emile Engel, Léon Hourlier, Léon Comès, Gombault, Henri Alavoine, Delhien, Pierre Jauzin, Marius Cadolle, Franck Henry, Marcel Daum, Gonzague Privat, Gaston Léonard, André Trousselier, Antoine Wattelier, etc.

FOOTBALL ASSOCIATION

Le Red Star bat l'Olympique. — A Saint-Ouen, hier après-midi, les équipes premières du Red Star et de l'Olympique ont disputé un match comptant pour le Challenge de la Renommée, challenge mis en compétition par la Ligue de Football Association et que l'Olympique détient depuis deux ans.

Les deux équipes sensiblement d'égale force compétaient chacune un grand nombre de partisans ; la lutte

très vive et très intéressante a finalement tourné à l'avantage du Red Star, dont les équipiers se sont attribué deux buts, contre un à l'Olympique.

L'A.S.F. triomphe encore. — Le Gallia Club n'a pu vaincre, hier après-midi, au Parc des Princes, la redoutable équipe de l'A.S. Française ; la partie a été très animée ; les équipiers du Gallia ont été très courageux, mais n'ont pu annihiler la supériorité des « bleu et rouge » ; à la fin de la partie, l'A.S.F. battait le Gallia par 3 buts à 1.

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Première série. — Equipes premières. — C.A. 14^e bat Stade Français par 5 buts à 1 ; Racing Club de France bat Raincy Sports par 5 buts à 0 ; C.A.S. Générale bat Standard A.C. par 6 buts à 1 ; U.S.A. Cléchy bat P.U.C. par 6 buts à 0.

Deuxième série. — Equipes premières. — S.C. Choisy bat U.S. Maisons-Laffitte par 5 buts à 1 ; Légion Saint-Michel bat C.A. de la Marne par 4 buts à 1.

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — Equipes premières. — C.A. Vitry bat E.S. Saint-Maur par 2 buts à 1 ; U.S. Ile Saint-Denis bat J.A. de Saint-Ouen par 1 but à 0 ; U.A. Montmartre et S.C. Français font match nul (0 à 0) ; E.S. Saint-Maur (B.) bat C.A. 17^e par 4 buts à 2.

Les Challenges de la F.G.S.P.F. — Equipes premières. — Française de Noisy bat C.S. Epinettes par 5 buts à 0 ; Etoile des Deux Lacs bat A.S.P. Neuilly par 6 buts à 0 ; Lorette Sports bat U.S. Courbevoisienne par 10 buts à 0 ; U.S. Passy bat Cadets de Saint-Victor par 3 buts à 1 ; J.A. Montrouge bat Saint-Louis de Vaugirard par 5 buts à 0 ; Patronage Ollier (B.) bat A.J. Kremlin par 12 buts à 0.

Le match des Alliés à Troyes. — Le match de football des Alliés a eu lieu hier sur le terrain de Ponthubert. Cette rencontre sensationnelle entre l'équipe militaire anglaise des « Army services corps » et l'Association interrégimentaire avait attiré une foule énorme. Au cours du match, la musique d'un régiment a joué les airs nationaux anglais et français. Un lunch a suivi, au cours duquel de nombreux toasts ont été portés à la victoire des Alliés. L'équipe anglaise a gagné par cinq à zéro.

FOOTBALL RUGBY

Résultats d'hier. — A Colombes, l'équipe première du Racing Club de France a battu l'équipe correspondante de l'A.S. Française, par 14 points à zéro.

A Ville-d'Avray, le Stade Français (1) bat Paris Université Club (1), par 8 points à 3.

Ces deux matches comptaient pour la Coupe de Paris.

CROSS-COUNTRY

Le Cross handicap de la P.C.A.F. — Dans le bois de Clamart, la Fédération Cycliste et Athlétique Française a fait disputer, hier après-midi, son premier handicap de cross de la saison.

Cinquante-trois coureurs étaient engagés, trente-huit ont pris le départ et — résultat remarquable — ont tous terminé ; la victoire a souri au jeune Marceaux, de l'Avenir Boulonnais, battant Petit, de l'U.S. Voltaire ; ce sont tous les jeunes qui se sont classés en tête, les handicapés les ayant un peu trop avantagés. Résultats :

1. Marceaux (A.B.) ; 2. Petit (U.S.V.), à 200 mètres ; 3. Masset (S.A. de P.) ; 4. Contesse (U.S.V.) ; 5. Bossard (S.A.P.) ; 6. Le Dilly (S.A.P.) ; 7. A. Flappy (S.A.P.) ; 8. Claret (S.A.P.) ; 9. Liorot (A.B.) ; 10. Granvoinet (C.A.P.) ; 11. Delbos (C.A.P.) ; 12. Didier (S.A.P.) ; 13. Boucheron (U.A.20^e) ; 14. Hutinet (U.S.G.) ; 15. Moraine (S.A.P.) ; 16. Max Erard ; 17. Touré (C.O.P.) ; 18. Roux (S.A.P.) ; 19. J. Flappy (S.A.P.) ; 20. Delatte (U.S.V.), etc.

AVIATION

A l'Aéro-Club de France. — L'Aéro-Club de France vient d'admettre MM. Ernest Tournay, directeur technique de l'aviation militaire belge ; les lieutenants J. Chaudron, A. Mezergues, le maréchal des logis Claude de Dreux, pilote aviateur ; docteur Mougin, directeur de l'hôpital militaire d'aviation ; Sanehe de Gramont, interprète dans l'armée anglaise ; Ph. Berard, maréchal des logis ; R. Reubens, de Wilde, G. Merzbach.

L'aviation militaire au Portugal. — Un nouveau centre d'aviation militaire doit s'ouvrir sous peu à Villa-Nova da Rainha, et des mesures sont prises pour la création d'une base d'aviation maritime. L'école d'aviation qui fonctionne actuellement est située à Azambuja, à environ deux heures de Lisbonne, où l'entraînement des nouveaux élèves se poursuit avec activité. Le nombre des élèves est d'environ vingt.

BOXE

Les Portugais veulent boxer. — Jack Johnson va se présenter en exhibition au Palais de Cristal de Porto, pour y faire des démonstrations de boxe, sport à son début en Portugal.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

La Comédie donnait hier à 1 h. 1/2 *Les Affaires sont les Affaires* devant un public aussi nombreux qu'aux précédentes matinées ; il est utile et consolant de noter ce fait. Une salle comble de l'orchestre à l'amphithéâtre a chaleureusement acclamé Féraudy, très en verve, et tous les interprètes du chef-d'œuvre de M. Octave Mirbeau : Jacques Fenoux, Le Roy, Numa, Siblot, René Rocher, Lafon, Allieux, Mme Pierson et Mme Lara, qui reprenait son rôle de Germaine, un moment cédé à Mlle Robinne.

La composition du spectacle du soir présente ceci de particulier qu'elle nous offre ce que jadis on appelait deux « petites pièces ». Ne vous récriez pas, *George Dandin* et *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* sont des œuvres admirables, mais comme elles n'ont, l'une et l'autre, que trois actes, elles servent toujours de complément, d'appoint à la pièce en cinq actes, tragédie ou comédie, qui formait le « morceau de résistance » de la représentation, et plus d'une fois Mlle Mars joua Sylvia après avoir incarné Célémène !

Hier, Mlle Jane Faber jouait pour la première fois Lisette. Je vous dirai demain deux mots de son interprétation.

Depuis samedi on a pris des mesures afin d'économiser la lumière. On n'allume plus le lustre. Pendant l'entr'acte, la salle est éclairée par les girandoles des avant-scènes et celles qui se trouvent à la hauteur des troisièmes galeries. Pendant le jeu on éteint les girandoles et on ne conserve plus qu'un petit nombre des lampes de ces mêmes troisièmes galeries, tandis que dans les couloirs, foyer, etc., l'éclairage est réduit au strict minimum. Quand on pénètre dans le vestibule, après le lever du rideau, on croirait entrer dans le tombeau de Charlemagne... avant que le sépulchre ne « flamboie » à l'appel de Charles-Quint !

Et cela me conduit à ces réflexions. Le relâche d'un jour ne supprime, en réalité, que trois heures d'éclairage par semaine, et encore il n'est « ordonné » que de fermer le théâtre au public. A-t-on prévu le cas où un directeur répéterait à huis clos, ce soir-là, à pleins feux ? A-t-on prévu le cas où, pour remplacer une soirée qui dure de 8 h. à 11 h., on pourrait afficher une matinée supplémentaire de 1 h. 1/2 à 6 heures ? Et j'en arrive logiquement à proposer un système qui produirait de bien meilleurs résultats. Il s'agirait de définir la quantité de lumière, d'électricité ou gaz, indispensable à chaque théâtre, d'après ses dimensions, son répertoire, etc., pour un mois d'exploitation. Le directeur aurait licence de donner le nombre de représentations qui lui conviendrait... jusqu'au moment où, son maximum d'éclairage atteint — le contrôle quotidien est facile — il serait obligé de s'arrêter jusqu'à la fin du mois, s'il avait manqué de prévoyance. Je gage qu'avec ce procédé on pourrait jouer tous les jours, et même plusieurs fois par jour, quitte à éteindre quelques herbes et quelques portants, et à raccourcir aussi quelques spectacles vraiment trop longs, trop surchargés.

Ce n'était pas le cas de la matinée d'hier ; mais une autre critique m'est inspirée par les récentes représentations diurnes du dimanche. Depuis le commencement de novembre, on a donné trois matinées dominicales consacrées au théâtre moderne ; dimanche prochain on nous annonce le *Marquis de Priola*. Ainsi, pendant tout le mois, il n'y aura pas eu une seule matinée classique le dimanche ! C'est pousser un peu loin l'amour des contemporains. Dimanche prochain une affiche s'imposait : *Bajazet*. On reprend la tragédie de Racine pour l'abonnement des jeudis, mais ne nous devait-on pas une représentation « ordinaire » pour remplacer celle qui n'a pu avoir lieu vendredi dernier ? Si *Bajazet* était l'œuvre de MM. Henry Bataille, H. Lavedan ou Brieux, l'auteur aurait le loisir de réclamer. Hélas ! qui demanderait une place au soleil de la rampe pour nos grands morts, si la critique se dérobaît devant cette tâche ?

Emile Mas.

Aux Variétés. — Ce soir, à 8 h. 15, première représentation de *Moune*, un flirt en trois actes, joué par : Max Dearly, Jane Renouardt, Landrin, Reschal, Suzy Detsy, G. Berny, Peyrière, Baldy, etc. En vue d'économiser l'énergie électrique au profit des usines de guerre, la répétition générale est supprimée.

Au théâtre Réjane. — La répétition générale du *Père prodigue* est fixée à demain après-midi, à 2 h. 30.

Au Théâtre des Arts. — Mlle Berthe Bady a interprété hier la *Seconde Madame Tanqueray* pour la dernière fois, et cette ultime soirée a eu l'éclat d'une première.

On annonce, d'autre part l'arrivée, à Paris, de M. Lucio d'Ambrà, venu de Rome pour diriger les dernières répétitions de *la Frontière*, œuvre puissante, écrite spécialement pour Mme Berthe Bady, et qui sera donnée jeudi soir en répétition générale.

La musique italienne chez nous et la musique française à l'étranger. — Entre l'Opéra et l'Opéra-Comique et les théâ-

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine. Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes 1 fr. 55 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles. Exigons sur l'enveloppe la marque déposée « TIP ». Expéditions Province franco postal domotie contre mandat : 2 kg. : 7 fr. 05 ; 4 kg. : 13 fr. 45. Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

SITUATIONS Brochure envoyée franco. PIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

tres de la Scala de Milan, de Costanzi de Rome, Colon de Buenos-Ayres, Solles de Montevideo, et les grandes scènes municipales de Rio-de-Janeiro et de Sao-Paulo, un accord a été conclu aux termes duquel ces théâtres étrangers donneront pendant les années 1917 et 1918 des représentations d'opéras et d'opéras-comiques français avec des artistes et des chefs d'orchestre français. En échange, notre Opéra et notre Opéra-Comique donneront des représentations d'œuvres italiennes en langue italienne avec des artistes et des chefs d'orchestre italiens.

La Scala et le Costanzi notamment s'engagent à monter chaque année au moins deux œuvres lyriques françaises inédites en Italie. De leur côté, l'Opéra et l'Opéra-Comique monteront chacun au cours de ces deux années une œuvre lyrique italienne inédite en France.

Le Grand-Prix Osiris. — Le concours pour l'attribution du Grand-Prix Osiris aura lieu à la date du samedi 9 décembre prochain, à 2 heures, au Conservatoire de musique et de déclamation.

Peuvent prendre part à ce concours les lauréats ayant obtenu en 1916 un premier prix dans les classes d'art lyrique ou d'art dramatique du Conservatoire (opéra, opéra comique, tragédie, comédie).

LUNDI 20 NOVEMBRE

Opéra. — A 8 heures, jeudi, *Thaïs*.
Comédie-Française. — A 8 heures, *Un Caprice*, l'Aventurière.

Opéra-Comique. — A 8 heures, mardi, *la Tosca*, *Lumière et papillons*.

Odéon. — A 8 heures, *le Molade imaginaire*, *les Précieuses ridicules*.

Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.

Athénée. — A 8 h. 30, *l'Ane de Buridan*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Charlotte Lysès).

Capucines (Gut. 56-40) — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue; *le Plumeau*; *Pant pant pant au rideau*.

Châtelet. — A 8 heures, mercredi, samedi, dimanche. Jeudi et dimanche matinée: *les Exploits d'une petite Française*.

Théâtre Edouard-VII. — A 8 h. 45, *All Right*.

Gymnase. — A 8 h. 30, *la Charrette anglaise*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *la Roussotte*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, mardi, *Afgar ou les Loisirs du harem*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Porte Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.

Apollo. — A 8 h. 15, *les Maris de Ginette*, Galipaux, Mariette Sully.

Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — *La Frontière* (Mme Berthe Bady).

Th. de la Dauphine (56, avenue Malakoff). — *La Rabouilleuse* (Gémier et sa troupe).

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ca murmure*.

Cluny. — A 8 h. 15, *Un Lycée de jeunes filles*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la bête*, etc.

Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*.

Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, mardi, *la Dame aux Camélias*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *Galathée*, *les Charbonniers*.

Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.

Variétés. — A 8 h. 15, première représentation de *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt). Location Gutenberg 09-02.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Un Mariage de raison*, avec Mlle Yvette Andrévor. — Location: 4, rue Forest, de 11 à 17 heures. Tél. Marcadet 16-73. Aujourd'hui, à 2 h. 30, matinée populaire: *Salammbo*. Tarif réduit: 0 fr. 30 à 1 franc.

Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, spectacle de music-hall. Viviani, Nibor, Little Walter, Rowland, Carmen Vildez, Léonce Peco, Périer, etc.

Omnia-Pathé. — *La Reine Margot* (deuxième partie), *la Mariée récalcitrante*, *le Billet doux*, etc. Les actualités de guerre nous mènent à Salonique et à Douaumont; d'autres vues supplémentaires complètent ce magnifique programme.

DANS LA MARINE

Commandement à la mer. — Le capitaine de frégate Le Gall est nommé au commandement du torpilleur d'escadre *Mécanicien-principal-Lestin* et de la 3^e escadrille de torpilleurs d'escadre de l'armée navale.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 20 NOVEMBRE 1916

23

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

DEUXIEME PARTIE

La cloche ne sonnera pas!

CHAPITRE III

Il se tourna vers le sous-officier, l'air goguenard :

— Vous voyez, pas plus malin que ça!
Et comme il faisait le geste de saisir l'anneau pendant à l'extrémité, ce dernier, comprenant le mouvement, s'il ne comprenait point les paroles, le repoussa en mettant entre lui et l'arbre, tandis qu'il jetait un ordre à ses hommes, son fusil dans la position horizontale.

Ghislaine, toute petite, en même temps que son frère Emmanuel, avait une gouvernante anglaise. Elle parlait ensuite l'allemand avec Bertha, la gouvernante de Jean et de Marguerite.

Elle traduisait pour Perraud :

— Nul ne doit tirer cette chaîne avant l'arrivée du kaiser.

— Tant mieux! prononça Perraud, qui semblait d'un flegme absolu.

Copyright 1916 by Georges Maldague.
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous pays

LA FETE DU ROI ALBERT

Une cérémonie religieuse à l'église belge.
Une solennité patriotique au Trocadéro.

La légation de Belgique, à l'occasion de la fête du roi Albert I^{er}, a fait célébrer, hier matin, à 11 heures, un *Te Deum* en l'église belge de la rue de Charonne.

Le ministre de Belgique, M. de Gaiffier d'Hestroy, et tout le personnel de la légation étaient présents; le colonel Bonnel représentait le président de la République, et M. Duvigneux le président du Conseil. On remarquait aussi dans l'assistance: M. Vesnitch, ministre de Serbie; Mgr Thomas, représentant le cardinal Amette, le colonel Fourcault, commandant de la place belge de Paris.

AU TROCADERO

L'après-midi a eu lieu au Trocadéro la solennité patriotique organisée par l'Association générale belge, à l'occasion de la fête du roi et au profit des œuvres du Foyer du soldat belge et du Souvenir belge.

M. de Gaiffier d'Hestroy, ministre plénipotentiaire de Belgique, présidait, entouré des députés et sénateurs belges résidant en France, de M. Bastin, consul de Belgique, et de nombreuses personnalités belges et françaises.

M. Henry Carton de Wiart, ministre de la Justice de Belgique, a prononcé un chaleureux discours exaltant la nécessité de tous les sacrifices pour mériter une victoire complète, dénonçant l'hypocrisie allemande et affirmant l'amour militant des Belges pour la France.

M. Jules Destrée, député socialiste de Charleroi, M. Georges Lorand, député libéral de Virton, ont prononcé de vibrants discours, et M. Paul Neven, député de Tongres, une allocution en flamand.

LA SIXIEME MATINÉE NATIONALE

Hier, à la sixième matinée nationale, le pasteur Charles Wagner a prononcé une intéressante et vibrante allocution sur « l'Enfant et la Guerre ».

On travaille, on peine, on combat, on meurt pour ce qui dort dans les tombes, pour ce qui s'éveille dans les berceaux. Voilà donc un sujet digne de nos méditations patriotiques, et s'il est vrai que les grandes lignes de la conduite humaine sont dessinées par les événements et les faits, s'il est vrai que la vie bonne est celle où l'homme interprète les circonstances d'un regard sincère et règle ses actions selon ce qu'elles réclament de lui, quels avertissements, quels retours sur nous-mêmes, quels appels à nos consciences ne devront pas résulter de quelques simples réflexions sur la figure de l'enfant dans le cadre tragique de la guerre!

Mais l'orateur voit dans l'enfant autre chose encore qu'une « frêle petite victime devant la guerre énorme ». Il est un « allié puissant dans le bon combat pour le droit et la liberté ».

La partie artistique de cette matinée a été excellemment servie par Miles Dussane, Jane Faber, Marken et Bouvard, Mme Simone et M. Vilbert.

Les quatre hommes restèrent de planton sous l'orme, tandis que les officiers accompagnaient maintenant jusqu'au château la jeune fille et le garde-chasse.

La consigne était, évidemment, de laisser libre ce dernier, aussitôt accomplie la corvée qu'on exigeait de lui.

CHAPITRE IV

Guillaume II ne parut point ce soir-là au château des Trois-Étangs.

La bataille faisait rage toujours du même côté. Tout l'état-major s'était installé au premier étage; le rez-de-chaussée, à l'exception de l'appartement particulier de Mme de Saint-Priest et de sa petite-fille, n'avait pas subi de transformation, mais une préparation adaptée à certaines habitudes de l'hôte qui devait y passer, sinon y séjourner.

Une cuisine de campagne automobile, merveilleusement montée, stationnait dans la vaste cour des communs; un service de la Croix-Rouge allemande avait rangé ses voitures sur la droite des grandes pelouses au gazon foulé, piétiné.

Perraud devait céder sa maison à des sous-officiers; quelques compagnies d'infanterie seulement semblaient camper dans le bois.

Comme nouvelles: les Allemands venaient d'envahir Sedan et les environs, opérant le mouvement tournant auquel échappaient nos troupes la veille et qu'elles arrêtaient, en retraçant, par une lutte furieuse.

Bien plus tard on saurait, dans ces malheureuses Ardennes complètement séparées du reste de la France, ou plutôt on devinerait l'arrêt de la formidable masse arrivant en ruée sur Paris.

Pour le quart d'heure, c'était la mise en pratique du pillage, du massacre, de l'incendie.

Terroriser!

Accumuler tant de ruines, commettre tant d'atro-

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter: aujourd'hui lundi, Saint Edmond.
— A 5 heures, conférence par M. Capitan, à l'Ecole d'Anthropologie.

NOUVELLES DES COURS

— S. M. le roi d'Espagne chassera du 28 novembre au 4 décembre dans les propriétés d'Andalousie du duc de Medina-Celi.
— Le prince Louis-Francis de Battenberg a quitté Londres pour se rendre à Edimbourg.

CORPS DIPLOMATIQUE

— La marquise de Villa-Urrutia, femme de S. Exc. l'ambassadeur d'Espagne auprès du Quirinal et Mlle de Villa-Urrutia, sont arrivées à Paris, venant de Londres.

INFORMATIONS

— Le sous-lieutenant Etienne Escudier, fils du député de Paris, a été l'objet d'une très belle citation.

CERCLES

— M. James Hazen Hyde, présenté par M. R. Wood Bliss, conseiller à l'ambassade des Etats-Unis, et par le baron de Sonbeyran, a été reçu membre du Cercle de l'Union au scrutin de ballottage.

MARIAGES

— On annonce le prochain mariage de Mlle Suzanne Brach avec le lieutenant Pierre-Clément Pardiou, pilote aviateur, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre avec palmes.

— Le mariage du comte Olivier de La Masselière, avec sa cousine germaine, la comtesse J. de Nettancourt, duchesse de Caylus, née de Rougé, vient d'être célébré dans l'intimité.

La bénédiction nuptiale a été donnée par Mgr don Gabriele Palmeri, aumônier de S. M. le roi d'Espagne, chevalier de la Légion d'honneur.

— En l'église Saint-Philippe du Roule, a été béni le mariage du comte Anselme de Mailly-Chalon, pilote aviateur, et de miss Marguerite Morbie, fille de l'ancien maire de San Francisco.

NAISSANCES

— Mme Blosse-Duplan, femme du capitaine d'artillerie, a mis au monde un fils: François.

— Mme Charles Sève, dont le mari est capitaine au 31^e d'artillerie, a donné le jour à un fils: Paul.

— Mme Jehan de Boiville, née de Pas, a mis au monde un fils: Alain.

DEUILS

Morts pour la France: PAUL VALLOT, chef d'escadron d'artillerie. — CHARLES DE BOISHAMON, capitaine au 1^{er} chasseurs à pied. — JACQUES DU LIGNON, capitaine au 10^e d'infanterie. — MAURICE PARERA, sous-lieutenant au 1^{er} de zouaves, fils du peintre bien connu. — GABRIEL ROBERT, sous-lieutenant au 201^e d'infanterie. — PAUL HAGUENAUER, sergent au 256^e d'infanterie. — JACQUES DE BERTOUT, brigadier au 9^e cuirassiers. — ANDRÉ DOYEN, caporal au 35^e colonial.

Nous apprenons la mort: De M. Léopold-Eugène Constant, professeur de littérature latine et institutions romaines à l'université d'Aix-Marseille, et chargé de cours d'histoire de la langue et de la littérature provençales, décédé âgé de soixante-onze ans.

De M. Gaston-Denis de Senneville, conseiller référendaire honoraire à la Cour des comptes, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à soixante-dix-sept ans, en son domicile, rue de Lille, 9.

De Mme Mitchell, née Price, mère de la duchesse de la Rochefoucauld.

De commandant de Porcayo, commissaire militaire.

De Mme Vuatrin, veuve du professeur à l'Ecole de droit de Paris.

De M. de Foucaud, ancien maire de Saint-Quay-Portrieux.

De M. Lucien Couchie, notaire honoraire à Lille, décédé à Paris.

De Mme Tournaire, veuve de l'inspecteur général des mines.

Epilepsie MALADIES NERVEUSES
Amélioration progressive, guérison
SOLUTION LAROYENNE 50 ans
Ph^o DUREL, 7, B^e Denain Paris.

cités, faire couler tant de sang innocent que la clameur des populations monterait si déchirante qu'elle emplirait la France entière et forcerait son gouvernement à la « paix allemande ».

Lorsque l'aube d'un nouveau jour se leva, tous les points de l'horizon se couvrirent de leurs sinistres.

De la tourelle où ils pouvaient monter sans rencontrer personne, puisqu'elle faisait partie de l'appartement de Ghislaine et de sa grand-mère, la jeune fille et le garde-chasse mettaient facilement un nom sur les clochers qui émergeaient de la fumée et des flammes.

Glaives, dans la vallée, au bord de la Meuse; les grandes usines de l'Espérance, aux portes de Sedan; Givonne et le Fond-de-Givonne.

Sur l'autre rive: Noyers, le village de Lucie, la petite femme de chambre, qui n'avait toujours pas donné signe de vie; Donchery, le vieux bourg de Donchery, avec la ferme de la Grangière!

Tous deux pleuraient.

La même indignation, la même rage, la même douleur serraient le cœur de l'homme et de la jeune fille.

En voyant les noires nuées de fumée opaque lardées de feu sur Donchery, ils eurent les mêmes mots sourds, les mêmes imprécations, les mêmes malédictions.

Puis Perraud déclara :

— J'y vais!

— Malheureux!

— J'y vais, mademoiselle, j'y ai une belle-sœur, et puis la cousine Delleville, et des neveux, vous savez bien, des enfants...

— Vous serez tué avant d'y arriver!

— Je serais un lâche si je n'allais pas me rendre compte, et peut-être leur porter secours...

— Pensez à votre fille, à ses petits...

— Ayez-moi un laissez-passer... Ici, vous êtes sous la sauvegarde de leur kaiser... Ceux qui vous entourent aussi... Ayez-moi un laissez-passer!

Faits divers

PARIS

Le feu. — Hier matin, à 5 h. 30, un violent incendie s'est déclaré dans une fabrique de caoutchouc située 34, rue Marjolin, à Levallois-Perret. Les pompiers de Paris se sont rendus sur les lieux. Malgré la rapidité des secours, une partie de l'usine a été détruite.

Les dégâts, qui paraissent importants, n'ont pu encore être évalués.

— A 2 h. 15, dans l'après-midi, le feu a pris dans un dépôt de graisses et de caoutchouc situé 172, rue d'Argenteuil, à Colombes.

Il a été assez rapidement éteint par les pompiers de la localité.

Accident mortel dans le métro. — Dans la soirée, M. Denéchau, âgé de cinquante ans, couturier, demeurant rue Voltaire, à Angers, se trouvait dans le métropolitain « Nord-Sud » quand, station de la Concorde, par suite d'un brusque arrêt du train, il fut projeté sur le plancher du wagon.

Dans sa chute, le malheureux se fracassa la base du crâne et il succomba presque instantanément.

Le corps a été transporté à la Morgue aux fins d'autopsie.

DÉPARTEMENTS

Une vitrioleuse. — ANGOULÊME. — La femme C..., dont le mari est en ce moment mobilisé, a lancé hier le contenu d'un flacon d'acide sulfurique sur le sieur Bancière, cafetier, avenue Victor-Hugo, à Cognac.

Ce dernier, profondément brûlé au visage, et dont l'œil droit a été atteint par le liquide corrosif, a dû être transporté en toute hâte à l'hôpital.

Communiqués

M. Alfredo Aragon vient d'être nommé consul général du Mexique en France. Le Consulat général, établi 5, rue Bourdaloue, à Paris, est ouvert de 1 heure à 5 heures, les lundis, mardis, mercredis, jeudis et vendredis, et de 10 heures du matin à 1 heure le samedi. Le consul rappelle aux sujets mexicains qu'ils sont tenus de passer à ses bureaux pour leur inscription au registre et le visa de leurs passeports.

L'Union Nationale et Internationale des Coiffeurs français donnera son arbre de Noël de bienfaisance pour les enfants des coiffeurs français le jour de Noël, de 2 heures à 7 heures, dans la salle l'Étoile, 17, rue de Chateaubriand (8^e). Un prix en espèces sera attribué à la famille la plus nombreuse parmi les coiffeurs français.

L'Association des Mutuels et Réformés du sixième arrondissement, légalement constituée et enregistrée à la préfecture de police, a pour but : 1^o l'entraide entre tous les infortunés de la guerre, à qui elle s'efforcera de fournir un emploi adéquat à leurs aptitudes et qu'elle soutiendra dans leurs droits. — Pour tous renseignements, s'adresser à M. Augustin Capy, 54, rue Mazarine.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

— Je vais le demander.

Perraud sortit de la tourelle le premier.

Il parlait maintenant des parents du petit Davignon, à Noyers.

— S'il savait, le pauvre garçon, qui bat la fièvre dans son lit !

— Peut-être se sont-ils enfuis, comme Lucie et tous les siens... Pourquoi nous a-t-elle quittés, mon Dieu... Et si vous pouvez, ramenez Mme Delville... et les vôtres... Je voudrais voir autour de nous tous ceux que je connais et tous les infortunés que je ne connais pas... Dites à qui pourra vous entendre que le château des Trois-Étangs est un lieu d'asile... qu'ils tâchent d'y arriver...

Cette fin de conversation avait lieu dans la pièce formant petit salon, rustiquement meublée de cretonne et de rotin, qui précédait la chambre de la jeune fille.

Ni l'un ni l'autre n'élevait la voix, bien qu'ils commussent la sécurité des murailles épaisses et des portes massives.

Si débonnaire qu'il s'y montrât, si froidement correct en ses concessions ou ses exigences, l'ennemi resterait le maître ici.

Ce qu'ils n'avaient point besoin de dissimuler, c'était leur attitude.

Le garde serrait de plus en plus les poings, fulminait du regard, menaçait de menaces muettes, hélas ! impuissantes, autant que l'eussent été les autres.

Mlle de Saint-Priet, toute blanche dans sa robe claire, une des fraîches robes de jeune fille qui composaient sa garde-robe, ses beaux cheveux plus sombres, autour de son visage encore affiné, ses yeux couleur d'acier, plus larges, plus profonds, dans leur douleur, ou dans l'horreur qui s'y reflétait, ne faisait, elle, aucun geste, parlait presque avec calme.

— C'est comme votre fille et ses enfants, Per-

raud, reprit-elle, ils seraient peut-être mieux avec nous.

— Nous verrons, pour eux... la ville a l'air d'être au calme... Ce que je crains à l'égard de Marie, chez moi où je ne peux pas être toujours, c'est la soldatesque.

— On les installera ici, complètement.

— Où ?... Qui sait s'ils n'envahiront pas tout, s'ils ne vous laisseront pas juste vos chambres, à vous et à Mme la générale ?... Et puis, des cris d'enfants... J'aurais peur d'une impatience... et je ne serais pas maître de moi, s'il s'agissait des miens, la même chose s'il s'agissait de vous.

— Il ne faut pas en avoir, mon pauvre cher Perraud, et pas d'imprudence surtout, en cours de route.

— Ne craignez rien ; je dis ça mais, au fond, je sais faire... vous en jugerez... quand je vous raconterai, plus tard... Enfin, nous verrons... nous verrons bien... Je vous en prie, ayez-moi tout de suite un laissez-passer, mademoiselle...

— J'y vais...

Ghislaine sortait ; il l'arrêta d'une question :

— Et qu'est-ce que je dirai aux Davignon, si je les vois ?...

— Que leur fils est ici, en sûreté... Ne les inquiétez pas, il n'y a pas lieu pour le moment... le major allemand affirme que l'extraction de la balle qu'il a reçue dans l'épaule n'est pas dangereuse... il la fera demain... Ne leur racontez même pas que leur fils est blessé...

— Bien sûr... Puis, je pars d'abord à Donchery... Noyers, sans doute, ce sera pour demain... c'est là qu'on se bat.

— Rapportez-moi le plus vite possible des nouvelles.

— Mademoiselle, fiez-vous à moi... Je tâcherai de repasser par Sedan... Faut-il que j'aille avec vous, pour mon papier... mon laissez-passer ?

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

— Bien entendu...

LES AUSTRALIENS GUERRIERS ET SPORTIFS



C'est au cours d'un match de rugby disputé récemment en Angleterre, entre deux équipes de soldats australiens (Anzac), qu'a été pris cet instantané curieux. On sait que nos alliés ont qualifié du nom d'Anzac les contingents australiens et zélandais qui prirent une si brillante part aux affaires des Dardanelles.